

Les vies parallèles

Le Cercle
amoureux
d'Henry
Legrand



Gallimard

JEAN-PAUL DUMONT, né le 23 mai 1940 à Vendôme, est fixé aux États-Unis depuis 1966, il enseigne l'ethnologie à l'University of Washington (Seattle). Il a publié en français, chez Christian Bourgois, *Le Fœtus astral* (en collaboration avec Jean Monod, 1970), *Hasard coagulé* (1970) et *Flocs* (1972); et en anglais à University of Texas Press, *Under the Rainbow* (1976) et *The Headman and I* (1978).

PAUL-URSIN DUMONT, né le 3 janvier 1909 à Bernay, et père du précédent, est docteur en médecine. Spécialiste de Pierre Louÿs, il est l'auteur de nombreux articles et d'une monographie à paraître, *Pierre Louÿs : Notes biographiques*.

Ces deux auteurs publient conjointement un autre ouvrage d'après leurs recherches sur les manuscrits *Legrand, Adèle, Adèle, Adèle* (Christian Bourgois).

Présentation

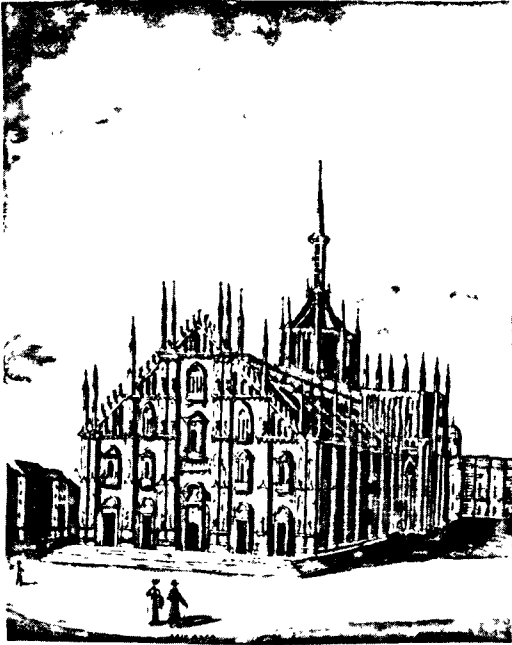
Les années 1844 et 1845 pendant lesquelles se déroulent les événements que nous allons présenter ne sont pas de celles dont on se souvient facilement dans l'histoire de France. Non pas qu'il ne s'y passe rien. Mais plutôt, sans consulter aucun livre, rien d'autre qu'une époque ne revient en mémoire. Années plates en quelque sorte, venant ou trop tôt ou trop tard, prises entre la révolution de 1830 et celle de 1848 dans la grisaille de la monarchie de Juillet, sauf bien sûr pour ceux qui les ont vécues et ceux qui les étudient. Mais c'est tout de même cette absence de qualité intrinsèque qui en constitue l'intérêt pour qui s'attache plus à la mentalité qu'à l'événement. Et c'est aussi ce qui nous force à donner à ces deux années une « situation » dans l'histoire¹.

En 1844, le futur Napoléon III a trente-six ans ; il attend son heure à l'ombre du fort de Ham en écrivant

1. Dans la préparation de cette publication, Jean-Paul Dumont a bénéficié d'une bourse de recherche du Social Science Research Council (New York) qui lui a permis de travailler à Paris au cours de l'été 1977. Que cette fondation soit ici remerciée.

son Extinction du paupérisme. Le comte de Chambord a vingt-quatre ans ; tout aussi impatient mais moins habile, le prétendant légitimiste se ronge les ongles en Angleterre où Victoria règne depuis déjà six ans. Louis-Philippe a soixante et onze ans. Il s'entend à merveille avec son ministre des Affaires étrangères, Guizot, l'homme fort du régime, pour pratiquer une politique de droite autoritaire à l'intérieur et de détente à l'extérieur, notamment avec l'Angleterre conservatrice de Peel.

Verlaine vient de naître, Mallarmé et Massenet commencent à peine à parler, Renoir et Chabrier gribouillent tout au plus. Rodin et Zola ont quatre ans et Cézanne un an de plus. A seize et dix-sept ans respectivement, Verne et Carpeaux ne sont plus des enfants tandis que Pasteur à vingt-deux ans, Baudelaire et Flaubert à vingt-trois ans sont déjà des adultes. Mais tout ceci n'est encore qu'un avenir. Le présent est soumis à d'autres influences. Sauf M^{me} de Staël, morte depuis vingt-sept ans, et Stendhal, disparu depuis deux ans, tous les grands du Romantisme sont là. Chateaubriand est un vieillard de soixante-seize ans. Rude a soixante ans, Lamartine cinquante-quatre. Plus jeunes, Corot a quarante-huit ans et Vigny quarante-sept. A quarante-six ans, Auguste Comte a déjà derrière lui son Cours de Philosophie positive et Delacroix ses principales toiles. Balzac à quarante-cinq ans vient de publier Les Paysans. A quarante-deux ans, Hugo essaie de se remettre des deux événements qui l'ont marqué l'année précédente, l'échec des Burgraves et la mort de Léopoldine, tandis qu'Alexandre Dumas publie Les Trois Mousquetaires. Berlioz et Mérimée célèbrent leur quarante et unième anni-



Dessin de la cathédrale de Milan. Photo B.N.

versaire et Sand atteint la quarantaine. Chopin et Musset ont le même âge, ils ont tous les deux trente-quatre ans.

... Et Henry-Alexandre-Alphonse Legrand a trente ans. Il a encore du temps devant lui. Comme beaucoup d'autres au dix-neuvième siècle, il mourra banalement des suites d'une vérole, à Limoges, le 25 novembre 1876. Si personne ne sait où il est enterré, l'authenticité historique de ce personnage ne fait pourtant absolument aucun doute. La difficulté consisterait plutôt à le faire sortir de l'ombre dans laquelle il semble s'être lui-même complu. Le temps a maintenant passé et l'existence même de cet homme oublié paraît réduite aux quelques documents d'archives rassemblés à la fin de ce livre (cf. Appendice A), ce qui nous condamne ici à faire sa caricature biographique plus qu'à en brosser un véritable portrait.

Il est né le 25 novembre 1814 à Saint-Just-des-Marais près de Beauvais. Il était le fils d'un maçon, Pierre-Urbain Legrand et de son épouse Marie-Justine Carton. Il avait une sœur aînée, Arsène, née le 30 juin 1816. Le 18 décembre 1833, elle épousera Victor Magnien, né le 22 novembre 1802 à Épinal, directeur de l'École de musique et chef d'orchestre de la Société philharmonique de Beauvais de 1830 à 1854, et directeur de l'Académie impériale de musique de Lille à partir du 10 décembre 1854.

Legrand fait des études d'architecture à Paris et figure dans le registre de l'École des beaux-arts. Il est présenté par l'architecte Leclerc et reçu en 2^e classe le 4 janvier 1836, mais nous ne savons pas à quelle date il reçut son diplôme d'architecte.

Le 18 juin 1847, Legrand épouse une Espagnole,

Carolina Perez de Molina qui lui donnera une fille, Elena, née à Madrid le 25 mars 1848.

En décembre 1849, Legrand obtient le poste d'architecte des hospices de Beauvais. En 1865, il réside toujours à Beauvais et tout laisse à penser qu'il y occupe toujours le même poste, bien que nous n'ayons pu le vérifier, les archives de Beauvais ayant été détruites en 1940.

Il est vraisemblable qu'il revint à Paris entre 1865 et 1868, date à laquelle paraissent deux volumes d'une Histoire générale de Paris signés par lui.

Il habite 229, boulevard Péreire lorsqu'il est interné du 16 juillet 1874 au 9 août 1875 à l'asile psychiatrique de Ville-Évrard dans la région parisienne pour démence avec paralysie générale. Il est transféré le 10 août 1875 à l'asile public d'aliénés de Naugeat à Limoges où il s'éteint le 25 novembre 1876.

Tout semble donc très banal dans cette vie bourgeoise et rien ne nous inviterait à exhumer ce passé si Legrand n'avait laissé une trace autrement plus importante, encore que fort discrète. A sa mort, il avait rempli quarante-cinq volumes, soit plus de quinze mille pages, écrites à la main en un chiffre qu'il appelle lui-même « sanscrit », et illustrés d'innombrables vignettes superbement dessinées à la plume, mais sans aucun rapport avec le texte des manuscrits¹.

Six de ces quarante-cinq volumes sont aujourd'hui perdus. Trente-neuf d'entre eux sont accessibles au

1. Les deux illustrations hors texte du présent ouvrage sont reproduites grandeur nature. La première est une page en « sanscrit », la seconde est un dessin de la cathédrale de Milan qui se trouve dans le tome dont nous publions le début et où il n'est jamais question ni de Milan ni même de l'Italie.

public puisqu'ils ont fait l'objet d'un don n° 15808 de Roger Cros à la Bibliothèque nationale où ils sont conservés au Département des Manuscrits (Nouvelles Acquisitions françaises 14494 à 14532)¹. Il s'agit de deux séries de petits volumes reliés, trente-six volumes demi-veau bleu tomés de I à XXXVII (il manque le tome XXXI) et trois volumes non tomés estampés à la cathédrale, de 14 cm de haut pour les premiers et de 15,3 cm pour les seconds. Leur existence matérielle est donc facilement vérifiable par n'importe qui ; nous verrons plus bas pourquoi nous prenons la précaution de le préciser.

C'est à Pierre Louÿs que revient le mérite d'avoir doublement découvert ces manuscrits², d'abord en en faisant l'acquisition le 28 janvier 1907, et ensuite en en découvrant le chiffre qui n'a rien de bien mystérieux une fois compris qu'il s'agit d'une simple substitution monoalphabétique. Le hasard seul avait mis Louÿs sur la piste d'un manuscrit cryptographique à caractère partiellement érotique. C'en était trop, et lorsqu'il voulut faire part de sa découverte, on ne lui avait toujours pas pardonné le scandale des Chansons de Bilitis et on crut à un nouveau canular. Reprenons donc le problème au départ.

1. Pour les uns, l'existence matérielle des manuscrits Legrand faisait question. Louÿs aurait prétendu qu'ils existaient et pu ainsi recommencer une autre affaire

1. Nous remercions très vivement M. Alain-René Hardy d'avoir eu la gentillesse de nous signaler la présence de ces manuscrits à la Bibliothèque nationale.

2. Nous avons regroupé tous les documents relatifs à l'histoire mouvementée de ces manuscrits et de leur déchiffrement dans l'Appendice B à la fin du présent ouvrage.

Bilitis. Ceci est bien sûr insoutenable puisque les manuscrits tels qu'il les a décrits se trouvent physiquement à la Bibliothèque nationale, comme nous l'avons indiqué.

2. Pour d'autres, l'existence matérielle des manuscrits Legrand n'est pas en doute, mais seulement la prétention de Louÿs à les avoir déchiffrés. Position insoutenable à nouveau, et pour deux raisons. D'abord, Louÿs a laissé, écrit de sa main, la clé du chiffre, et ce manuscrit se trouve également à la Bibliothèque nationale (Nouvelles Acquisitions françaises 14493). Même si Louÿs s'est quelque peu compliqué les choses, c'est cette clé qui nous a permis de lire les manuscrits, ce que tout autre qui en aurait le goût peut faire. Ensuite, à des erreurs de détails près, le contenu des manuscrits tel qu'il est décrit par Louÿs (cf. Appendice B) correspond bien à ce que nous avons lu nous-mêmes.

3. Pour d'autres enfin, le cryptographe n'aurait pas été Legrand, mais Louÿs lui-même qui n'aurait ainsi eu aucun mal à décrypter des manuscrits dont il aurait été l'auteur. On a même voulu en voir une preuve dans le fait que Louÿs n'a que peu sinon rien écrit à l'époque où il travaillait sur les manuscrits Legrand. Cela nous paraît également insoutenable pour différentes raisons. C'est déjà, à notre avis, un tour de force pour Legrand d'avoir réussi à écrire quinze mille pages en trente ans, et nous ne voyons pas très bien comment Louÿs en aurait eu le temps. S'il s'était agi d'un canular, pourquoi ne pas se contenter d'une centaine de pages, voire d'un volume? Autrement dit, la rationalité du comportement imputé à Louÿs ne fait pas de sens. Mais ceci n'est que circonstanciel. Il y a plus. Rien à voir entre le vocabulaire et le style de Legrand et ceux de Louÿs, et ce serait vraiment faire peu de crédit au

talent littéraire de Louÿs que de lui imputer la paternité des manuscrits. De plus, les erreurs de déchiffrement de Louÿs, dont nous donnerons plus bas un exemple, sont significatives. Elles s'expliquent facilement par une lecture incomplète ou hâtive des manuscrits mais restent inexplicables autrement. Nous pourrions enfin multiplier presque indéfiniment les arguments discréditant cette thèse, car l'accumulation de détails historiques et ethnographiques concernant l'époque aussi bien que la vie de Legrand est telle dans les manuscrits qu'il eût été absolument impossible à Louÿs de les connaître ni même de les inventer.

Revenons maintenant au personnage de Legrand qui, dans cette monumentale chronique de sa vie, recopie tout indistinctement de 1835, date à laquelle il invente son chiffre, jusqu'en 1865, date à laquelle s'arrêtent abruptement ses manuscrits. A proprement parler, ses manuscrits ne sont pas vraiment un journal intime, ni même une autobiographie bien qu'ils confinent à ces deux genres.

Il a vingt ans lorsqu'il invente son chiffre. Il est probable qu'il l'a conçu pour pouvoir s'abandonner librement dans ses écrits, et c'est ce qu'il fait dans les volumes non tomés. A cette époque, il a d'ailleurs pour projet de faire l'« histoire des femmes que j'ai connues ». Il réalise ce programme sous la forme d'un récit de nature confessionnelle. Non seulement vérité et fiction y restent enchevêtrées, mais il est difficile, sinon impossible, de démêler le fantasme de la réalité. C'est là pourtant qu'il décrit son amour passionné pour Juana, une aristocrate castillane de quinze ans qu'il avait aperçue en octobre 1833 au théâtre des Italiens. Sa liaison avec elle est sans doute foudroyante d'intensité

dans le domaine du vécu, mais dans le domaine du récit, nous ne savons ce qu'il faut le plus déplorer, le manque de talent littéraire de Legrand ou son obstination à accumuler impitoyablement tous les poncifs du romantisme. Quoi qu'il en soit, cette liaison n'est pas destinée à durer, car les amants sont d'abord séparés par la famille de Juana et, le 31 mars 1837, elle est tuée à Valence, victime des guerres carlistes¹.

La passion de Legrand pour Juana ne s'en éteint pas pour autant, au contraire. De son vivant déjà, mais malgré son absence physique, Legrand avait souvent ce qu'il appelle « une vision de Juana », et depuis la mort de son « Ange » il reçoit régulièrement sa « visite » la nuit. Il lui restera fidèle à jamais, mais d'une fidélité mystique dont le processus de mémorisation que constituent ses manuscrits n'est pas le moindre témoignage.

Les manuscrits vont même changer sinon de projet du moins de trajectoire, car rapidement, et ceci au moins à partir du premier volume tomé, c'est-à-dire au moins depuis 1840, Legrand va révéler son caractère de maniaque obsessionnel du document. Son effort consiste à laisser une trace indélébile et incontestable de sa passion. Mais, ce faisant, de « romantique », il devient « positiviste », ou plutôt il devient l'un et

1. Rappelons ici que les guerres carlistes déchirèrent l'Espagne de 1834 à 1839. Elles avaient eu pour prétexte la succession de Ferdinand VII. A sa mort, en 1833, sa veuve, Marie-Christine de Bourbon, fut nommée régente et leur fille, Isabelle II, devint reine, d'où le nom de Cristinos pour désigner leurs partisans. Mais, en application de la loi salique que Ferdinand VII avait pris soin d'abroger le 30 juin 1833, la couronne aurait dû revenir au frère du roi défunt, Don Carlos, d'où le nom de Carlistes donné à ses partisans.

l'autre, en rendant compte « objectivement » dans l'écriture du déchirement vécu. On ne peut plus dire désormais qu'il écrit ses manuscrits, car il n'y a plus vraiment de récit, il n'y a plus que des documents recopiés et répertoriés. Legrand recopie donc en « sans-crit » toutes les lettres qu'il envoie, mais aussi toutes les lettres qu'il reçoit, nous laissant ainsi une correspondance complète. Son souci de l'exactitude est poussé jusqu'à l'absurde et ceci ne fera que s'amplifier à mesure que le temps passe. Il n'hésite pas à recopier tous les documents qui lui passent entre les mains, de son acte de naissance à sa carte d'électeur. Pour chaque lettre il décrit le papier, l'écriture, le cachet, le timbre et les circonstances dans lesquelles il a exécuté le double et il signale sans pitié les fautes d'orthographe dans les originaux. Convaincu lui-même du secret absolu de son chiffre, il réussit à convaincre ceux et surtout celles qu'il fréquente du caractère parfait de sa discrétion. C'est ainsi que l'on trouve dans les manuscrits des lettres qui ne sont ni écrites par Legrand ni adressées à lui, mais qu'il a recopiées aussi méticuleusement que sa propre correspondance. Sa discrétion est d'autant moins en cause qu'il prend le plus grand soin à cacher l'identité véritable des principaux personnages dont l'intimité se trouve dévoilée dans ses manuscrits.

A cette fidélité maniaque de l'écriture, s'ajoute celle du vécu qui nous est révélée par la lecture même des manuscrits. Répétons-le, c'est d'une fidélité mystique dont il s'agit et qui, à première vue, peut sembler en flagrante contradiction avec ce que nous entendons ordinairement par fidélité. En effet, dès le 2 juillet 1837, c'est-à-dire trois mois et deux jours après la

Les Anciens aimaient à mettre en parallèle les vies des hommes illustres ; on écoutait parler à travers les siècles ces ombres exemplaires.

Les parallèles, je sais, sont faites pour se rejoindre à l'infini. Imaginons-en d'autres qui, indéfiniment, divergent. Pas de point de rencontre ni de lieu pour les recueillir. Souvent elles n'ont eu d'autre écho que celui de leur condamnation. Il faudrait les saisir dans la force du mouvement qui les sépare ; il faudrait retrouver le sillage instantané et éclatant qu'elles ont laissé lorsqu'elles se sont précipitées vers une obscurité où « ça ne se raconte plus » et où toute « renommée » est perdue. Ce serait comme l'endvers de Plutarque : des vies à ce point parallèles que nul ne peut plus les rejoindre.

MICHEL FOUCAULT

